

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

PAUL MEURIOT

Dans quel sens se développent nos grandes villes européennes ?

Journal de la société statistique de Paris, tome 53 (1912), p. 238-247

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1912__53__238_0

© Société de statistique de Paris, 1912, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III

DANS QUEL SENS SE DÉVELOPPENT NOS GRANDES VILLES EUROPÉENNES ?

Le développement en surface des villes, pas plus que leur établissement à tel ou tel endroit, n'est le fait au moins exclusif du hasard. Mais il ne faudrait pas non plus abuser du déterminisme géographique et déclarer, comme on le fait d'habitude, que l'expansion de nos grandes agglomérations se produit régulièrement vers l'ouest. Il y a là sans doute une part de vérité, mais non la vérité entière ; en tout cas c'est une explication ou plutôt une affirmation sommaire dont on ne saurait se contenter. Il est incontestable que, dans notre Europe où dominent les vents de l'occident, ceux-ci arrivent plus frais et plus purs à l'ouest des villes, c'est-à-dire sur la face qui leur est directement opposée, qu'à l'est où ils se trouvent plus chargés de miasmes de l'agglomération. Mais il y a aussi une autre raison qui, dans nos métropoles européennes, avantage l'ouest ; c'est de ce côté que se trouvent plutôt les terrains accidentés et boisés où l'on jouit d'un air plus sain que dans les autres parties unies et dénudées des environs. Seulement ce séjour ne peut être recherché que par une partie de la population, surtout la classe aisée ou les fonctionnaires, etc. ; la population ouvrière se groupe de nécessité dans le voisinage des usines et celles-ci recherchent plutôt la plaine, en raison du meilleur marché des terrains et aussi de la proximité des cours d'eau, élément indispensable de leur activité. Aussi, lorsqu'on étudie le développement topographique de nos capitales, est-il juste de tenir compte de la composition de la population : c'est en partie sa condition sociale qui détermine son habitat sur un sol donné. C'est ce que nous essaierons de faire dans cette étude, en examinant les conditions de l'expansion de nos grandes capitales et comment cette expansion affecte plus ou moins le centre de gravité de leur population.

I. BERLIN

Nous avons vu, dans une précédente étude, la croissance extraordinaire de la population de Berlin à l'époque contemporaine. Mais ce développement ne s'est point fait dans un sens exclusif. Considérons à ce sujet la capitale allemande suivant une double orientation, d'abord nord-sud, puis ouest-est. La direction nord-sud est celle même de la Sprée ; mais la majeure partie de la superficie de Berlin est au nord de la rivière, soit 4.307 hectares, tandis que la portion méridionale n'en compte que 2.045. En 1875, il y avait sur les deux rives de la Sprée le même chiffre de population : 486.000 au nord (rive droite) et 480.000 au sud (rive gauche). C'était un avantage relatif pour cette région, puisqu'elle est plus de moitié moins étendue que l'autre. Mais vingt ans plus tard, les quartiers du nord ont près de un million d'habitants, tandis que le sud ne dépasse guère 680.000 ; enfin, en 1910, 1.350.000 habitants soit 65,30 % de la population sont groupés au nord, alors que le sud ne compte pas plus de 720.000 âmes : la densité est devenue presque égale entre les deux régions. Sur la rive gauche, sans doute, il y a eu un accroissement sensible dans les districts de Tempelhof et de Luisenstadt (IV^e et V^e) ; mais, sur la rive droite, le Stralauer Viertel (VII^e A et VII^e B), la Königsstadt (VIII^e) ont plus que

doublé depuis 1875 ; la Rosenthaler Vorstadt (X^e) aujourd'hui divisée en trois *Bezirke* a presque sextuplé ; cette proportion est encore dépassée par l'ensemble des XII^e et XIII^e districts (Moabit-Wedding). Mais si, au lieu de n'examiner que le Berlin proprement dit, nous considérons aussi la banlieue, l'équilibre se rétablit singulièrement entre les deux rives. Au nord, la banlieue de Berlin ne comprend encore aucune agglomération de 100.000 âmes (la plus peuplée Lichtenberg ne dépasse guère 80.000) et la population totale de cette région suburbaine est de 300.000 habitants. Tout autre est la situation au sud, où la banlieue compte maintenant 1.060.000 âmes ; c'est là, en effet, sur la gauche de la Sprée, que sont les plus populeuses agglomérations des environs de Berlin, Rixdorf (237.000), Schöneberg (173.000), Deutsche-Wilmersdorf (110.000), Charlottenbourg (305.000). Dans ces conditions, la portion sud de Berlin (ville et banlieue) compte près de 1.790.000 habitants contre 1.850.000 au nord ; la différence entre les deux régions disparaît presque complètement.

Cette opposition, au contraire, s'accuse et persiste plus fortement si l'on considère Berlin dans le sens de l'est et ouest. La partie orientale ne comprend que huit *Bezirke*, avec 2.300 hectares, tandis qu'il y en a dans l'ouest une surface de près de 4.000 hectares dont, il est vrai, 260 pour le Tiergarten. En 1875, l'est comprend la majeure partie de la population de Berlin, 535.000 contre 431.000 à l'ouest ; c'est, en effet, dans cette région, que se trouvaient les trois districts les plus peuplés de la capitale, les V^e, VI^e et VII^e (Neuköln, Luisenstadt, Stralauer Viertel) qui, à eux seuls, renfermaient plus du tiers de la population totale (35,52 %). Et ceci ne prouve-t-il pas que l'expansion des villes vers l'ouest n'est pas une fatalité géographique, puisque, au moins dans le premier « moment » de son développement, Berlin s'est de préférence étendu vers l'est ? Mais de 1875 à 1895, une vive poussée se produit vers l'ouest, par le peuplement des quartiers nord-ouest dont nous venons de parler, Rosenthaler Vorstadt, Moabit-Wedding ; cette région compte 917.000 habitants en 1895, tandis que l'est s'avance seulement à 760.000. Mais de 1895 à 1910, l'est s'accroît d'environ 200.000 unités et atteint 978.000 âmes, alors que l'ouest ne gagne que 180.000 à peine et atteint 1.093.000 habitants. Il y aurait donc tendance à l'équilibre, et même l'est garde de beaucoup l'avantage au point de vue de la densité : 426 habitants par hectare, tandis qu'elle n'est que de 278 dans l'ouest ; mais il en est tout autrement si l'on fait intervenir la banlieue. En effet, à l'est d'une ligne tirée de Nieder Schönhausen à Tempelhof, la banlieue berlinoise ne comprend que 573.000 habitants et, parmi les quatre localités suburbaines de plus de 100.000 âmes, l'est n'en renferme qu'une, Rixdorf. Par contre, grâce au développement des villes du sud-ouest (Schöneberg, D. Wilmersdorf, Charlottenbourg), la population de la banlieue ouest compte 793.000 habitants. Cette fois l'équilibre du Gross Berlin est rompu, au moins aujourd'hui, en faveur de l'ouest.

On pourrait s'imaginer que, vu cette grande extension vers une direction donnée, le centre de la population s'est beaucoup déplacé. Il n'en est rien. Assurément, de 1875 à 1910, ce centre oscille quelque peu vers le sud-ouest, mais peu ; il demeure toujours dans le premier district Berlin, Altöln, foyer primitif de la capitale allemande.

II. VIENNE

A la différence de Paris, Londres et Berlin, la capitale autrichienne ne s'est pas établie sur le fleuve même, mais à l'écart du Danube dont les inondations rendaient l'approche trop dangereuse. C'est sur un petit affluent alpestre du fleuve, la Wien, dont elle a pris le nom, que la métropole s'est bâtie et ce n'est qu'à l'époque toute contemporaine qu'elle a atteint le Danube. Aussi, exception faite de l'agglomération de Florisdorf, nouvellement annexée à la ville, Vienne tout entière est sur une seule rive du fleuve, la droite et s'étend ainsi parallèlement au Danube du nord-ouest au sud-est.

Avec l'adjonction des faubourgs effectuée définitivement en 1890, Vienne a plus que doublé sa surface, qui est aujourd'hui de plus de 16.000 hectares, plus que le double de Paris (7.800) et de Berlin (6.300). Il n'est donc pas étonnant qu'elle n'ait pas de banlieue ou que pour le moment (sauf déjà vers le nord-est avec Florisdorf) ses faubourgs lui en tiennent la place. Le Vienne intérieur qui en 1880 renfermait encore la moitié de l'agglomération totale n'en contient plus aujourd'hui que le tiers. Mais le développement des *Bezirke* excentriques est loin d'être d'égale intensité. Deux régions attirent tout particulièrement la population, l'est-nord-est et le sud-sud-ouest. La première région, dans la plaine alluviale, entre le Donau Kanal et le fleuve au nord du Prater, c'est la Leopoldstadt formant le II^e *Bezirk*, aujourd'hui sectionné en deux, le II^e et le XX^e (Brigittenau). Dans le sud-sud-ouest, l'autre région d'accroissement est formée par l'ensemble des quatre *Bezirke* de Favoriten (X^e), Meirdling (XII^e), Hietzing (XIII^e) et Ottakring (XVI^e). Là, le terrain est accidenté et les hauteurs, derniers rameaux des Alpes, s'accusent déjà dans Ottakring. Leur élévation s'accroît à mesure qu'on va vers le nord-ouest et dans le district de Döbling (XIX), le Kahlenberg culmine à près de 500 mètres. Il y a là, dans toute la partie occidentale de Vienne, une région couverte de bois et vignes et que la construction n'a pas encore entièrement envahie.

Nous venons de déterminer dans la capitale autrichienne deux régions d'augmentation ; voyons quelle a été leur influence respective sur le développement général de la population. En 1880, la région est, la Leopoldstadt, avait 118.000 âmes ; elle en compte aujourd'hui, avec la Brigittenau, 271.000 et même 348.000 en y ajoutant Florisdorf au nord-est, sur la rive gauche du fleuve. Elle représente donc 17 % de la population totale, au lieu de 10,9 %, il y a trente ans. L'ensemble des quartiers du sud-sud-ouest comptait, en 1880, 197.000 habitants ; en 1910, leur population globale s'élève à 554.000 : leur rapport à la population de Vienne passe ainsi de 18,5 à 27,6 %. L'avantage semble donc acquis à l'ouest ; mais ce n'est qu'une apparence.

En effet, si l'on tire une ligne du nord de Vienne, à la limite extrême du II^e *Bezirk*, jusqu'à l'ouest du X^e (Favoriten), on distingue ainsi les deux régions est et ouest de la capitale, de superficie à peu près égale (7.800 et 8.200 hectares). La première région comptait, en 1880, 726.000 habitants ; l'autre, 364.000 ; aujourd'hui, il y a dans l'est 1.143.000 habitants et 1.221.000 avec Florisdorf et dans l'ouest 784.000. Si sensibles qu'aient été les progrès de l'ouest qui renferme la majorité des districts excentriques, la prédominance démographique appartient toujours à l'est. Le centre

de population se trouve un peu à l'ouest de l'Innere Stadt, aux confins des VII^e et VIII^e *Bezirke* (Neubau et Josephstadt).

III. SAINT-PÉTERSBOURG

Établie aux bouches de la Néva, la capitale russe s'est étendue sur les deux rives du fleuve, mais principalement sur la rive gauche. Sur les douze arrondissements (*tchasti*) de la ville, sept sont situés de ce côté, deux (Wassilii-Ostrof et Vieux-Pétersbourg) sont constitués par des îles et un (Viborg) est exclusivement sur la rive droite du fleuve. Ces districts marquent un accroissement très sensible ; ils ne comptaient, il y a quarante ans, que 72.000 âmes ; aujourd'hui, leur population globale est de 320.000, soit 20 % au lieu de 11 %. Sur la rive gauche, les districts excentriques ont bien augmenté, mais sa diminution globale relative provient de la décroissance ou stagnation des quartiers centraux tels que ceux de l'Amirauté et de Kazan (I^{er} et II^e districts). Comme ces quartiers se rattachent topographiquement à l'ouest, ils diminuent l'accroissement global de cette région de Saint-Pétersbourg. La partie occidentale de la capitale russe renferme sept districts ; la région de l'est, cinq. Leur rapport respectif a peu changé depuis 1869. A cette date, les arrondissements de l'ouest avaient 383.000 habitants ; ceux de l'est, 284.000 ; en 1900, leur population respective était de 653.000 et 596.000. Il y avait donc un progrès plus accentué de l'est ; mais, en 1910, cette région compte 713.000 âmes, et l'ouest 887.000. Il y a assurément un développement de la capitale vers l'ouest, c'est-à-dire vers la mer, car l'accroissement de l'ouest est surtout constitué par les trois quartiers maritimes, les V^e (Narva), X^e (Wassilii-Ostrof) et XI^e (Vieux-Pétersbourg). De 160.000 habitants en 1869, leur population globale s'élevait à 256.000 en 1890 et atteint aujourd'hui 595.000. Les quartiers de l'est, les VII^e (Rojdenskaia), VIII^e (Alexandre Nevski) et XII^e (Viborg), ont eu sans doute un accroissement important, mais bien inférieur cependant au précédent. En effet, leur population, qui était de 117.000 en 1869, passait, en 1890, à 212.000 et est maintenant de 405.000 habitants. La proportion respective des deux groupes de quartiers extrêmes à la population totale était, en 1869, de 24,20 et 17,80 % ; elle est de 37,20 et 25,30 % aujourd'hui.

Il y a donc à Saint-Pétersbourg une extension indéniable de la population vers l'ouest, au moins pour aujourd'hui, mais cette orientation est plutôt le fait de la mer que de la position géographique. Le phénomène semble ainsi avoir un caractère plus local.

IV. LONDRES

La Statistique anglaise a l'habitude de répartir les trente *Registration districts* de la capitale (*Inner London*) en cinq sections topographiques : 1^o l'ouest avec les districts de Paddington, Kensington, Fulham, Chelsea, Saint-George-Hannover-Square et Westminster ; 2^o le nord avec Marylebone, Hampstead, Saint-Pancras, Islington et Hackney ; 3^o le centre avec Saint-Giles, Holborn, le Strand et la Cité ; 4^o l'est avec Shoreditch, Bethnel Green, Whitechapel, Saint-George in the East, Stepney, Mile End Old Town et Poplar ; 5^o le sud avec Southwark (Saint-Saviour, et Saint-Olaf), Lambeth, Wandsworth, Camberwell, Greenwich, Lewisham et

Woolwich Ces régions sont d'étendues très inégales : l'ouest mesure 4.160 hectares ; le nord, 5.486 ; le centre, 812 seulement ; l'est, 2.202 ; enfin le sud, 17.305. Cette région renferme donc plus de la moitié de la surface totale de Londres. La majeure partie de la superficie se trouve aussi sur la rive droite de la Tamise. Mais, si on considère le *Greater London*, la rive gauche l'emporte avec une surface totale de 124.000 hectares sur 224.000 de total.

De 1821 à nos jours, la proportion des régions de Londres à la population totale ont sensiblement varié. En 1821, le centre renfermait 300.000 âmes ou 31 % de la population totale ; l'ouest avait 15,2 % ; le nord, 13 % ; l'est 18,7 % et le sud 22 %. Mais dès 1851, le sud accuse sa supériorité avec une proportion de 26,5 % ; celle du nord atteint 21 % ; celle de l'est s'élève à 20,7 % ; tandis que l'ouest demeure presque invariable avec 15,7 % et que le centre baisse à 17,2 %. La prédominance du sud se marque encore plus nettement aujourd'hui. En 1911, cette région compte 1.845.000 habitants, le triple qu'en 1851, et nous avons montré précédemment, dans notre étude sur le Censur de 1911, que parmi les districts de Londres en accroissement durant la dernière décade, Wandsworth et Lewisham dans le sud se distinguaient en particulier. Aussi le sud renferme-t-il maintenant 40,8 % de la population totale de Londres. Le centre, dont nous avons également vu la décroissance énorme, n'en contient plus que 3,80 %. La proportion du nord s'élève encore à 22,60 % ; celle de l'est s'abaisse à 15,10 % et celle de l'ouest monte à 17,70 %, grâce à l'énorme accroissement de Fulham surtout, à l'extrémité de la capitale.

Par l'augmentation constante du sud, la relation de la rive droite à la population totale s'élève *ipso facto* ; mais il n'en est plus de même si l'on examine le *Greater London*. Le Londres extérieur, *Outer Ring*, comprend onze districts dont six sur la rive gauche : Brentford, Hendon, Barnet, Edmonton, West-Ham et Romford, et cinq sur la rive droite : Richmond, Kingston, Croydon, Bromley et Dartford. En 1851, la rive gauche de l'Outer Ring comptait 176.000 âmes, la rive droite 120.000, en 1871 la population respective est de 350.000 et 243.000 ; elle est enfin, en 1911, de 2.220.000 et 750.000, c'est-à-dire que la part du nord à la population totale de la banlieue s'est élevée de 60 à 74,70 %, de 1851 à 1911. Si l'on ajoute la population du Londres intérieur à celle de la banlieue, on voit que, sur une population globale de 7.253.000 habitants, le nord en détient 4.900.000 ou 67,60 %. La majeure partie de la population de la métropole se trouve donc sur la rive gauche de la Tamise ; la masse de la population londonienne est aussi orientée du côté même de la masse de la population britannique, c'est-à-dire vers le nord.

Mais quelle est sa relation par rapport à l'ouest et à l'est ? Ces deux parties de Londres peuvent être déterminées par une ligne menée des confins de Islington et Hackney au nord à ceux de Lambeth et Camberwell au sud. La superficie des districts de l'ouest est plus considérable sans doute, mais pas de façon trop sensible : 15.323 hectares contre 14.546 à l'est. En 1851, l'ouest comptait 1.430.000 habitants, soit 60,4 % du total de l'*Inner London* ; aujourd'hui, sa population est de 2.684.000 ou 59,60 %. Sa proportion demeure donc à peu de chose près la même. C'est que, si la diminution atteint les quartiers du centre, compris dans la région ouest, cette décroissance est compensée par l'augmentation de certains districts, notamment Fulham, Lambeth, Wandsworth, etc. Quant à l'est,

il s'est peuplé un peu plus relativement et atteint aujourd'hui 1.903.000 habitants au lieu de 932.000 en 1851. Mais sa densité n'est que de 131 habitants par hectare, tandis qu'elle est de 175 dans l'ouest et, à densité égale, la population serait actuellement la même dans les deux régions.

Le même phénomène se produit si l'on examine la banlieue ouest et est. L'Est de l'*Outer Ring* avec les districts de West-Ham et Romford sur la rive gauche, de Bromley et Dartford sur la rive droite, avait, en 1851, 104.000 habitants, et, en 1874, 206.000 : il en compte aujourd'hui 1.067.000, tandis que l'ouest en renferme 1.903.000 au lieu de 192.000 en 1851. Depuis soixante ans, leur proportion respective n'a, pour ainsi dire, pas changé. Si forte que soit l'augmentation de l'ouest, l'est le contrebalance par ses fortes agglomérations de West Ham (290.000 habitants), de Leyton, Tottenham, East Ham, Walthamstow qui toutes dépassent 100.000 âmes. Dans l'ouest, deux villes dépassent cette population, Willesden et Croydon. Tandis que l'est a une surface de 50.435 hectares, celle de l'ouest est de 195.200, près de quatre fois plus. La densité de la population est de 21 habitants par hectare dans l'est, tandis qu'elle est de 10 à peine dans l'ouest. Enfin, en réunissant tout l'ouest du *Greater London* (ville et banlieue), cette région atteint une population globale de 4.587.000 habitants, soit 63,70 % de la métropole entière, alors que l'est ne renferme que 36,30. Mais, dans l'ensemble, la densité de l'est est supérieure à celle de l'ouest (48 habitants par hectare contre 21).

D'après ce que nous avons dit du développement du sud, on comprend que le centre de population ait oscillé dans cette direction. Pendant longtemps, il n'a pas quitté la Cité, situé dans la partie médiane, d'abord au nord en 1801 sur les confins de Holborn, puis au sud, en 1851, sur les bords du fleuve. Mais, aujourd'hui, il franchit la Tamise et nous le trouvons sur la rive droite, au nord du district de Lambeth. Il ne s'agit ici que de l'*Inner London* ; mais il est certain que le développement de la banlieue à l'ouest ne peut qu'accentuer cette orientation.

V. PARIS

Nous considérons Paris sous une double physionomie, celle d'avant et après 1860, date de l'annexion des communes suburbaines, comme on sait. La superficie de l'ancien Paris était de 3.330 hectares, soit moins de moitié du Paris actuel et, comme aujourd'hui, l'aire du développement était sur la rive droite qui mesurait 2.174 hectares ou 66 % du total. C'était de ce côté que s'effectuait surtout, de 1817 à 1856, date du dernier recensement de l'ancien Paris, l'extension de la capitale. Entre ces deux dates, la population de la rive droite s'élève de 509.000 à 863.000 habitants, soit de 71 %, tandis que celle de la rive gauche monte de 204.000 à 311.000 soit de 50 %. Il est vrai que, de ce côté, nous n'avons que trois arrondissements sur les douze qui composaient alors Paris. Mais il est plus intéressant de voir la répartition de la population suivant l'ouest et l'est.

La démarcation des deux régions peut être déterminée par une ligne partant au nord des confins du II^e arrondissement et du III^e, entre les quartiers des faubourgs Montmartre et Poissonnière et se prolongeant au sud entre les quartiers du Luxembourg et de l'Observatoire (XI^e et XII^e arrondissements). Dans ces limites, la sur-

face des deux régions était presque identique : 1.600 hectares à l'ouest, 1.730 à l'est, l'ouest comprenant quatre arrondissements en entier (I^e, II^e, IV^e et X^e) et en outre la majeure partie du III^e et la moitié du XI^e arrondissement, soit au total vingt et un quartiers sur quarante-huit. En 1817, l'ouest comptait 255.000 âmes et atteignait 456.000 en 1856. C'était sans doute un accroissement très sensible et la proportion de cette région au total s'élevait de 35,80 à 39,10 %. L'est, en effet, qui avait 458.000 habitants en 1817, s'élevait à 718.000 quarante ans plus tard et renfermait toujours la très grande majorité de la population parisienne. Dans les deux régions, sans doute, il y avait des quartiers en décroissance, ceux du centre où les premiers travaux édilitaires de l'Empire chassaient une partie de la population ; à l'ouest les quartiers de Saint-Eustache, des Tuileries ; à l'est, ceux des marchés (les Halles), le Louvre, les Lombards, Arcis, etc. La plus forte augmentation se manifestait à l'ouest, dans la Chaussée-d'Antin (II^e arrondissement), à l'est dans les quartiers de la porte Saint-Martin (V^e arrondissement) et du Temple (VI^e arrondissement), qui triplaient leur population, et dans celui de Popincourt (VIII^e) où elle quadruplait.

C'était également dans l'est que la banlieue parisienne gagnait le plus. A l'est d'une ligne tirée de Saint-Denis à Montrouge, l'ensemble des communes suburbaines comptait, en 1817, 62.000 habitants ; celles de l'ouest, 31.600 en 1856, leur population respective était de 344.000 et 210.000 habitants. Dans l'est se trouvaient les plus fortes agglomération de la banlieue, qui allaient être incorporées dans le Paris nouveau ; en effet, sur cinq communes suburbaines de plus de 30.000 âmes, une seule, les Batignolles avec 44.000 habitants, appartenait à l'ouest, les autres, la Villette, Montmartre, la Chapelle, Belleville avec 58 000 habitants, se trouvaient dans l'est. Aussi c'est de ce côté que proviendra, en 1860, la majeure partie de la population annexée ; à l'ouest la population des communes des Batignolles, Auteuil, Passy, Vaugirard avec Grenelle et portions de Montrouge et Neuilly était de 136.000 habitants ; à l'est, Belleville, la Chapelle, Charonne, Montmartre, la Villette, Bercy et partie de Gentilly et Ivry comptaient 200.000 habitants. En résumé, Paris avec sa banlieue comprenait dans l'est 1.062.000 habitants, tandis que, dans l'ouest, on comptait 666.000, soit une proportion respective de 61,40 % et 38,60 % de la population totale de l'agglomération parisienne (département de la Seine). Quant au centre de population, il a suivi comme la population une oscillation vers le nord, nord-est. De 1817 à 1856, il demeure sur les confins des quartiers des Marchés et des Lombards, s'avancant seulement vers le nord, à l'emplacement du boulevard de Sébastopol actuel.

Le Paris d'aujourd'hui couvre une surface de 7.800 hectares, et, comme dans l'ancien, la majeure partie se trouve sur la rive droite, soit 5.130 hectares ; cette proportion est la même que dans le périmètre précédent : 65,77 %, au lieu de 65,21 % en 1817. Et, comme dans la période antérieure, c'est sur la rive droite que se développe principalement la population. En 1861, les six arrondissements de la rive gauche (V, VI, VII, XIII, XIV et XV) comptaient 441.000 habitants contre 1.226.000 sur la rive droite ; en 1886, leur population respective était de 628.000 et 1.716.000 et en 1911 elle est de 826.000 et 2.021.000 habitants (population de fait). L'énorme supériorité de la rive droite se maintient, cependant la proportion du sud demeurée stationnaire de 1861 à 1886 (de 26,60 à 26,77 %) s'accroît aujourd'hui, elle est de 29,72 %, grâce à l'augmentation sensible du XV^e (Vaugirard-Grenelle.)

L'est et l'ouest du Paris moderne peuvent être délimités par une ligne partant au nord entre les quartiers de la Goutte d'Or et Clignancourt dans le XVIII^e et atteignant le sud aux confins des quartiers du Petit-Montrouge et de la Santé dans le XIV^e. L'ouest renferme ainsi, en entier, les I^e, II^e, VI^e, VII^e, VIII^e, IX^e, XV^e, XVI^e et XVII^e arrondissements et la moitié des XIV^e et XVIII^e. Les deux régions ainsi délimitées ont presque la même superficie : 3,932 hectares à l'ouest et 3.870 à l'est. Quel a été leur développement respectif ? En 1861, la région de l'ouest comptait 746.000 et celle de l'est, 922.000 ; en 1886, la population respective est de 1.046.000 et 1.298.000 et, en 1911, de 1.306.000 et 1.540.000 habitants (population de fait). La proportion de l'est a baissé un peu sans doute, de 55,5 % en 1861 à 54,3 %, mais elle se maintient incontestablement et la densité y demeure plus forte : 398 contre 332 habitants par hectare. Dans l'ouest, l'accroissement est considérable, dans les XV^e, XVI^e et XVII^e arrondissements ; mais elle est compensée par l'accroissement des XI^e, XVIII^e, etc., dans l'est. Aussi le centre de population s'est-il plutôt déplacé vers l'est. Il demeure toujours dans le 1^{er} arrondissement, en 1911 comme en 1861, mais, au lieu de tomber à l'est à l'intersection des quartiers du Palais-Royal et Vendôme et Saint-Germain l'Auxerrois, il oscille à l'est et se trouve dans le quartier des Halles, non loin du boulevard Sébastopol. En résumé, depuis plus d'un siècle, le développement de la population de Paris n'a, pour ainsi dire, pas fait bouger le centre démographique de la capitale.

On pourrait croire cependant que le développement de la banlieue se fait surtout vers l'ouest, et c'est là une opinion universellement répandue. Cela s'explique aisément ; en effet, d'une part la densité de la population est plus forte dans la banlieue ouest, surtout entre les murs de Paris et la Seine, vu le peu d'épaisseur de la banlieue à cette hauteur ; d'autre part, au point de vue économique, les communes suburbaines de l'ouest, soit par leur richesse, soit par leur développement industriel, occupent une place plus grande dans l'attention publique. Cependant, dans la banlieue comme pour le Paris intérieur — quoique d'une façon moins sensible — l'est garde la supériorité démographique. En 1861, la population de la banlieue ouest était de 98.000 habitants ; celle de l'est, de 109.000 ; en 1886, les deux régions ont respectivement 264.000 et 243.000 habitants et, en 1911, 561.000 et 590.000. Ainsi l'ouest, qui avait repris l'avantage il y a vingt-cinq ans, l'a perdu aujourd'hui. Le recul, nous le savons, est plus apparent que réel, car la banlieue ouest de Paris se prolonge en Seine-et-Oise par tout un ensemble de localités, depuis Meudon et Saint-Cloud jusqu'à Montmorency par Argenteuil et Saint-Germain ; mais vers l'est, la banlieue englobe aussi le Raincy, Neuilly-sur-Marne, Villiers et même Villeneuve-Saint-Georges. Le peuplement est sans doute moins considérable que dans l'ouest, mais, si l'on tient compte que l'est a, dans le département de la Seine, une avance de 30.000 unités, on voit qu'il y a presque équilibre entre les deux régions ; en tout cas, la supériorité de l'ouest n'est pas aussi accusée qu'on le croit communément. Même, si l'on réunit Paris et la banlieue, l'ensemble de la région de l'ouest compte, au total, 1.866.000 âmes, tandis que l'est atteint 2.130.000.

CENTRE DE LA RICHESSE

Mais, outre l'état numérique d'une population, il est bon de connaître son état économique, c'est-à-dire la répartition de la richesse, par exemple, entre les

différentes parties d'une ville donnée. — A Berlin, nous avons un témoignage de la richesse dans l'impôt sur le revenu. En 1907, l'ensemble des *Bezirke* de l'est payait 11.407.000 marks d'*Einkommensteuer*, soit 11,60 marks par habitant ; l'ouest payait 16.620.000 marks ou 15,09 par tête. La supériorité de cette région était donc manifeste. Mais cette plus-value de l'ouest s'affirme bien davantage si nous considérons sa banlieue dont nous avons vu l'énorme développement. Au total, l'impôt sur le revenu de la banlieue rendait 14.300.000 marks ; sur ce chiffre, près de 12.500.000 revenaient à l'ouest, soit une proportion de 87,70 %. Et cette proportion considérable était due surtout aux agglomérations du sud-ouest : Charlottenburg, Schöneberg, Deutsch-Wilmersdorf ; à elles seules, ces trois villes payaient plus des deux tiers de l'impôt total de la banlieue ; c'était par unité une capitation de 17,52 marks, tandis que, dans tout le reste des *Verorten*, elle n'était que de 5,25 marks. La contribution de Charlottenburg donnait, à elle seule, plus du tiers de l'impôt 43,15 %.

A Paris, nous avons comparé l'état économique, d'après les contributions directes, à une trentaine d'années d'intervalle en 1880 et 1908. Dans l'ensemble des arrondissements de l'est, le total des impôts directs était de 37.118.000 francs en 1880 et de 52.318.000 en 1908, c'était un progrès de 15.200.000 francs ; dans les arrondissements de l'ouest, les chiffres respectifs étaient de 63.556.000 et 117.232.000, soit une plus-value totale de 53.676.000 francs depuis 1880. La contribution par tête est de 34 francs dans l'est et de 90 francs dans l'ouest. Cette région paie, au total, près de 70 % de l'impôt direct de Paris. A eux seuls, cinq arrondissements, les I^{er}, II^e, VIII^e, IX^e et XVI^e, en acquittent près de moitié ; près du quart est payé par les seuls VIII^e et IX^e.

Dans ces conditions, il est évident que le centre économique de la population ne coïncide pas avec le centre démographique ; il est nécessairement porté plus à l'ouest : il peut être fixé à la hauteur de la place Vendôme, soit toujours dans le I^{er} arrondissement. Il oscillerait certainement plus à l'ouest si l'on ne considérait que la patente et la personnelle-mobilière. En 1880, l'impôt des patentes rapportait dans l'est près de 17 millions, dans l'ouest, 24.500.000 : en 1908, le produit de l'est ne s'élève qu'à 20.830.000 ; celui de l'ouest est de 42.750.000. Cette dernière région bénéficiait de l'énorme plus-value des I^{er}, VII^e, VIII^e, IX^e et XVI^e arrondissements ; dans l'est, au contraire, certains arrondissements avaient subi une dépression sensible, surtout le III^e.

Quant à la personnelle-mobilière, indice de la richesse acquise, elle s'accroît manifestement à l'ouest. Les arrondissements de l'est ne paient de ce chef que 6 millions, tandis que 32 sont soldés par les quartiers de l'ouest. Quatre arrondissements, à eux seuls, les VIII^e, IX^e, XVI^e et XVII^e, sont frappés de 24 millions d'impôt personnel-mobilier, soit 64,80 % du total. Aussi, le centre de la richesse se déplace-t-il davantage vers l'ouest ; il se trouve dans le VIII^e arrondissement, sur les confins des quartiers de la Madeleine et des Champs-Élysées.

Seulement, quand on a parlé des centres de population et de richesse d'une agglomération, on n'a pas tout dit sur cette question. Il faudrait déterminer le centre des « affaires », celui de l'activité financière et commerciale. Or, ce centre varie beaucoup moins que les autres et, dans nos capitales, demeure presque immuable. A Londres, la Cité, avec la Banque, le Stock-Exchange, les firmes de toute sorte,

sa population énorme de jour, qui contraste avec la disparition presque de sa population fixe, la Cité n'a pas cessé d'être le foyer économique de Londres et de l'Empire. A Paris sans doute le centre des affaires est moins délimité, mais n'est-ce pas dans un cercle assez restreint que se trouvent aussi la Bourse, la Banque, tous les grands établissements de crédit et les plus importantes maisons de commerce, etc. ? Il y a donc, dans nos immenses agglomérations modernes toujours en voie de développement, quelque chose de peu mobile, au moins dans une assez longue période de temps. Quelle que soit l'extension de nos grandes villes, elle ne se fait pas, dans un sens aussi uniforme qu'on pourrait le croire. En tout cas, il n'y a pas dans leur développement qu'à tenir compte du facteur géographique, mais aussi du facteur social : celui-ci explique souvent celui-là.

Paul MEURIOT.
